

Pál Berényi

Les relations culturelles franco-hongroises après 1945 et l'Institut Hongrois de Paris

Il y a bon nombre d'années, dans une thèse de doctorat, j'ai développé un schéma théorique selon lequel, pour analyser et qualifier les relations entre les différentes cultures, on doit d'une part tenir compte du double caractère, national et universel, de toute culture, et d'autre part, faire attention aux conditions générales du moment. J'ai divisé ces dernières en quatre catégories : politico-idéologique, économique-matérielle, proprement culturelle, artistique ou esthétique, enfin, socio-psychologique. Politique et idéologique caractérisent sommairement l'état général du pays et du monde : autoritarisme ou démocratie, guerre "chaude" ou "froide", coexistence, détente ou coopération, voire interdépendance. Par aspect économique-matériel, j'entends principalement la capacité et l'aptitude de groupements sociaux ou des institutions à subvenir aux besoins culturels de la population. Le troisième aspect comprend avant tout le niveau culturel général et la qualité des oeuvres destinées à être échangées. Et enfin, la composante socio-psychologique joue son rôle dans l'existence ou l'absence de facteurs d'affinités et d'intérêt entre les cultures, cette composante étant assez fortement soumise à l'influence des médias des temps modernes.

Sans vouloir m'étendre ici sur tous ces aspects plutôt conceptuels, ni mettre en doute leur bien-fondé dans une analyse sur les relations culturelles franco-hongroises, je voudrais citer à mon appui l'académicien Béla Köpeczi qui, pour traiter ces problèmes, qu'il s'agisse de la diversité culturelle au sein d'une même nation ou de l'interaction des différentes cultures, est toujours parti de l'idée que "si nous voulons parler de culture, nous ne pouvons pas faire abstraction des circonstances économiques, sociales et politiques dans lesquelles elle se manifeste"*

La plus controversée de toutes les conditions extérieures à la culture, au moins en ce qui concerne les relations internationales, est la politique culturelle consciente, à savoir l'interventionnisme étatique. Cela peut nous mener au coeur de notre sujet, puisque la Hongrie d'après 1945 tout comme la France actuelle non seulement attache une importance majeure à leur rayonnement culturel à

* *Le Monde*, 11 novembre 1983.

l'étranger, mais sont prêtes, à la différence d'un certain nombre d'autres pays, à le servir par tous les moyens mis à leur disposition, dont les moyens étatiques. "La politique culturelle - constate un Pascal Ory - que ce soit sous ses formes monarchique, libérale ou démocratique, continue à figurer, aux côtés de la Tour Eiffel et de la baguette de pain, parmi les attributs les plus spécifiques de l'identité nationale en France."

Qui dit identité, dit vouloir émettre, cela va de soi, et celui qui veut émettre, veut trouver une réception chez les autres. Pour encourager et faciliter ce processus, l'Etat a certainement à jouer son rôle, disposant mieux que quiconque des moyens pour le faire. Autrement dit, je suis convaincu que l'intervention des Etats dans les affaires culturelles, et par excellence internationales, n'est pas une mauvaise chose en elle-même, à condition que cette action, quand il s'agit de vraies valeurs culturelles représentant l'identité nationale, ne soit pas limitative, mais soit celle d'un mécène. Si on l'entend ainsi, la Politique avec un P majuscule ne sera point étrangère à la culture. Paul Valéry, certes, disait que toute politique tend à traiter les hommes comme des choses, qu'elle se représente les individus comme des unités arithmétiques; espérons néanmoins, que dans un monde démocratique et interdépendant, la culture ne tombera plus jamais et nulle part dans ce piège.

Pendant la dernière guerre, la Hongrie et la France ne se trouvaient pas en état de guerre l'une contre l'autre; cette situation favorisa le rétablissement relativement rapide de leurs relations dans les différents domaines. Relevons ici seulement quelques développements ayant un effet plus ou moins direct sur les relations culturelles: septembre 1945, la création à Budapest de l'Association Hongrie-France, avec à sa tête l'écrivain György Bölöni, puis, novembre 1946, la naissance de son homologue à Paris, l'Association France-Hongrie. Tandis que cette dernière n'a cessé d'exister depuis lors, contre vents et marées, Hongrie-France vient d'être recréée après 39 ans d'effacement. Dans les années 1946-1948, l'isolement culturel des années de guerre a évolué vers un véritable renouveau. L'orientation pro-germanique très forte des vingt années précédentes, appuyée de manière évidente par l'interventionnisme étatique, a cédé la place à une ouverture "tous azimuts". Une partie considérable de l'intelligentsia et de la jeunesse estudiantine hongroises ont une fois de plus dirigé leur "regards vigilants" vers la culture française, ses réalisations classiques et modernes. Le gouvernement hongrois, en 1947, à la place de Pal Auer démissionnaire, nomma ambassadeur de Hongrie à Paris le francophile Mihály Károlyi, ancien président de la République, qui avait lui-même passé de longues années d'émigration en France. Cela a été interprété à l'époque comme un geste significatif de la part de la Hongrie pour améliorer ses rapports avec la France. C'est précisément Károlyi qui dit dans un de ses discours à cette époque-là que les Hongrois, inondés pendant des siècles

Le Figaro, 9 janvier 1988.

par la culture germanique, préféraient la culture française parce qu'elle est plus à leur cœur, qu'ils peuvent s'adapter à elle plus facilement. La France, a-t-il ajouté, est appelée à assumer sa vocation culturelle en Europe.

Ces paroles ont été justifiées par les faits. Le lycée français de Gödöllő et l'Alliance Française ont rouvert leurs portes, et, à partir de 1946, on a introduit l'enseignement du français dans toutes les écoles générales où les conditions pouvaient en être assurées. Enseigner le français même aux enfants de 6 ans avait pour but de les faire aboutir à un baccalauréat bilingue. Je ne peux pas m'empêcher de noter ici qu'il a fallu attendre 1987 pour "réinventer" l'enseignement bilingue franco-hongrois et prévoir le bac correspondant.

Une sorte de francisation de la vie culturelle hongroise semblait refléter la volonté générale de rattraper le retard. En témoignent la publication de quelques anthologies de la poésie française moderne, la participation de György Lukács aux débats parisiens sur l'existentialisme, la visite là bas d'aussi éminents personnages que Paul Eluard, Louis Aragon, Pierre Emmanuel, Chauffier, Tapié, la venue en France de Illyés, de Kodály, de Sőtér, de Gyergyai et d'autres, d'autant d'ambassadeurs de la culture hongroise, également de grandes premières comme la présentation des toiles de Csontváry et de Derkovits. Ce ne sont là que quelques exemples marquants de l'intensification des échanges. En 1947, juste un peu avant la détérioration des relations, la France réussissait à inaugurer son Institut Français à Budapest.

Avec la formation des blocs politico-militaires à l'Est comme à l'Ouest, et en dépit de tous les efforts personnels de tant de remarquables figures de la culture, de chaque côté, les échanges culturels furent brutalement réduits, suivant la spirale négative de la politique internationale du moment. Hongrie-France, dissoute en 1949, ne fit pas exception à la suppression générale de toutes les associations existantes non endoctrinées. On réservera le même sort à Paris, au moins provisoirement, à l'Association Démocratique des Hongrois en France et à la *Revue Hongroise*. Des projets déjà plus ou moins élaborés comme l'accord culturel ou la création d'une chaire de hongrois à la Sorbonne, furent abandonnés, la coopération radiophonique annulée. Le cas du regretté François Gachot démontre qu'assurer la diffusion d'ouvrages littéraires français ou simplement des informations sur ce qui se passait en France, revenait à commettre un acte indésirable de propagande ennemie, voire un crime. Gachot, "le plus hongrois des Français", comme disait notre ami Boldizsár récemment disparu, s'est vu expulser du pays où il avait passé 25 ans, marié à une Hongroise. Heureusement, Aurélien Sauvageot, cet autre grand découvreur de la Hongrie, n'était plus là.

André Lazar - qui n'était pourtant pas comparable à Gachot ou à Sauvageot, sinon par son engouement pour la culture de l'autre pays paraissait bien trop sévère en écrivant de la période de la guerre froide qu'elle avait tué la passion des Hongrois pour la France.*

* *Qui-vive International*, 1986.

Ce qu'on a pu tuer, ce sont les institutions, ou le dispositif de ces rapports d'amour tout de même d'une longue tradition, de ces liens d'affinités et de complicités déjà si profondément enracinés dans les milieux intellectuels hongrois. Fermeture pour le Lycée français et même pour le Collège Eötvös, calqué lors de sa fondation sur l'illustre établissement de la rue d'Ulm, mais l'Alliance Française et l'Institut Français ont pu bénéficier de leur statut semi-officiel pour échapper au même traitement. Tout comme l'Institut Hongrois de Paris, ils ont été mis en veilleuse, obligés de renoncer à un grand nombre d'activités comme l'enseignement, l'information ou l'échange de boursiers.

La culture française n'en restait pas moins présente en Hongrie. Outre certaines productions cinématographiques de niveau artistique variable et triées sur le volet, il y avait une édition de la littérature classique française. Grâce aux efforts considérables dans le sens d'une démocratisation de la culture universelle, les oeuvres d'un Balzac ou d'un Stendhal par exemple sont devenues plus accessibles au grand public qu'elles ne l'étaient auparavant. Entre 1949 et 1956, le Père Goriot a atteint le tirage de 90.000 exemplaires, le Rouge et le Noir de plus de 200.000 exemplaires. Il a fallu tout de même attendre 1957-58 pour voir rééditer *Madame Bovary*, *Les Fleurs du Mal* ou pour pouvoir acquérir un exemplaire de *L'étranger*. Pratiquement c'était la même chose en France : on y pouvait trouver 1 Jókai, 2 Mikszáth, 3 Móricz, 1 Frigyes Karinthy et des poèmes choisis d'Attila József.

La "petite détente" politique de 1953-1956 a créé les conditions favorables pour une recrudescence de l'activité culturelle franco-hongroise, recrudescence amorcée dans le domaine du cinéma. Peu après la nomination du Carrousel de Zoltán Fábri au Festival de Cannes 1955, qui avait d'ailleurs remporté un beau succès, on a organisé une première semaine du cinéma français à Budapest avec 14 films particulièrement révélateurs pour nous autres, jeunes gens de l'époque. Le drame hongrois de 1956 a eu un effet contradictoire sur les relations culturelles. La Hongrie, cette fois "à la une", a suscité un grand intérêt et une sympathie qui se sont traduits également dans le domaine culturel ; cependant, sur le plan des autorités appelées à promouvoir les échanges, on a pu observer une réserve quasi totale. Un retardement artificiellement porté au développement des rapports entre les deux pays, était apparent : plus la Hongrie tentait de briser son isolement diplomatique à l'Ouest, plus la France et ses alliés s'y opposaient. Le tournant n'est venu qu'en 1961 avec la participation de la Hongrie à la Foire de Paris et la signature du premier, et d'ailleurs assez modeste, protocole d'échanges culturels et de coopération scientifique, suivi en 1962 de relations systématisées entre les radios et les télévisions.

La politique culturelle intérieure à la Hongrie, quant à elle, s'est vite débarrassée des entraves du passé. En 1957, on a réintroduit dans les écoles d'enseignement secondaire les langues vivantes autres que le russe, et le français est redevenu dans les statistiques la deuxième langue facultative à quasi égalité avec l'allemand et l'anglais. Je remarque que la situation a changé depuis, et le français n'était choisi, hélas, en 1988, que par 9.000 lycéens contre 40.000 pour l'anglais et 30.000 pour l'allemand. Le nombre des étudiants en français a pratiquement triplé à

Budapest après 1957, et on a créé les hautes études de français à Debrecen et à Szeged, dans le cadre des chaires d'études romanes. Toutes ces mesures et résultats ont abouti à un accroissement considérable du nombre des enseignants de français vers le milieu des années 1960.

En France, on peut relever d'une part, grâce notamment à l'envoi depuis la Hongrie de répétiteurs ou de lecteurs, un développement de l'enseignement de la langue hongroise aux "Langues O", à Strasbourg et à Lille, d'autre part, la publication de l'historique *Anthologie de la poésie hongroise* en 1962, due aux soins particulièrement infatigables de Ladislas Gara, et avec la collaboration de poètes parmi les plus grands comme Guillevic, Rousselot, Follain, Frénaud, Chaulot.

Le moment venu, à savoir la première visite officielle en Hongrie en 1966 au niveau ministériel, celle de M. Couve de Murville, on a peaufiné et signé l'accord culturel accompagné des accords consulaire et scientifique-technique. Une commission mixte a été créée pour surveiller leur application et élaborer des protocoles réguliers pour fixer les contingents de bourses et les modalités des échanges. Aux termes de ces accords, en pleine vigueur de nos jours, les autorités des deux pays s'emploient à diffuser la langue et la culture de l'autre pays, à favoriser les rencontres et les voyages d'études à l'intention des étudiants et des spécialistes des différentes disciplines. Des postes de lecteurs de langue ont été créés en France, d'autres ont vu leur personnel renforcé. En Hongrie, compte tenu tant de l'intérêt proportionnellement beaucoup plus grand pour le français que de la nécessité reconnue de former plus d'ingénieurs francophones pour pouvoir relancer la coopération scientifique et industrielle, on fait appel à des lecteurs enseignant le français comme leur langue maternelle non seulement dans les facultés des lettres, mais aussi dans les grandes universités techniques comme celles de Budapest et de Miskolc. La première formule / avec la perspective d'un diplôme de professeur de français / est choisie en 1988 par 400 étudiants, la dernière / aboutissant à un certificat d'aptitude de français aux différents degrés / par 1570 étudiants.

Pour relancer et coordonner les études hongroises en France, on a créé, au milieu des années 1980, le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises. Ce Centre contribue grandement - en collaboration avec l'Institut Hongrois - à une meilleure connaissance de la Hongrie en France et il est en passe de devenir un haut lieu de la langue et de la civilisation hongroises.

La publication de la littérature hongroise traduite a pris son essor, mais rares sont les oeuvres à avoir rencontré un véritable succès, du moins un écho critique dans la presse, comme *l'Histoire de ma femme* de Füst / Gallimard, 1958 / et quelques petits romans de Magda Szabó, publiés aux Editions du Seuil dans les années 60. Les statistiques annuelles d'édition d'oeuvres littéraires dans les deux pays, auxquelles on aime tellement à recourir dans les compte-rendus officiels sur nos relations, donnent lieu tantôt à un optimisme, tantôt à un pessimisme extrêmes suivant la "production" de l'année. Ce genre de statistiques ne constitue pas, à mes yeux, un moyen convenable pour tirer des conclusions. La littérature n'est tout de même pas du blé ou de l'acier.

Cependant, les données englobant une période assez longue peuvent être considérées comme représentatives pour juger des tendances et des orientations des éditeurs. De 1960 à 1974, dans le seul domaine des belles-lettres Gallimard a édité 9 livres (3 Illyés, 1 László Németh, 3 Örkény, 1 Cseres, 1 Sánta), mais pas plus qu'un Pilinszky et un Esterházy depuis 15 ans ! Albin Michel a publié 6 livres (1 Keszi, 4 Déry, 1 Hernádi), mais rien depuis 1977 ! Au Seuil: 11 livres (4 Magda Szabó, 1 Ottlik, 1 Déry, 2 Miklós Mészöly, 1 Kardos, 1 Konrád, 1 anthologie), mais pas de littérature hongroise depuis quinze ans ! Chez Denoël: 1 Fejes, 1 Lengyel, le dernier en 1966 ! Chez Juillard: 1 anthologie, le dernier livre non littéraire en 1972 ! Enfin aux E.F.R.: 3 livres (2 Rejtő, 1 Illyés, 1 Bárány), jusqu'à 1976 !

Nous pouvons considérer comme alarmante la quasi-disparition de la littérature hongroise du programme d'édition de ces grandes maisons, mais nous devons enregistrer en même temps l'apparition de "nouvelles venues", demandant de plus en plus leur part sur le marché de la diffusion. Les P.O.F. par exemple, entrées en lice avec un choix de poèmes de Illyés en 1978, suivi de 5 autres titres depuis lors, mais aussi l'Harmattan, Souffles, Actes Sud, Alinéa, Bernard Coutaz, tous avec quelques titres, plutôt à diffusion prometteuse, ces quatre dernières années.

De 1960 à 1987 inclus on a traduit et publié en Hongrie 1887 titres à un tirage total de 67.555.200, dont plus de 1200 sont des livres de belles lettres. La disproportion par rapport à l'édition hongroise en France est évidemment telle qu'on ne peut parler d'"échanges", dans le sens propre du terme, dans le domaine littéraire. Les efforts des autorités culturelles françaises visant sinon à équilibrer la balance, du moins à encourager l'édition des oeuvres hongroises ne sont nullement à sous-estimer. On ne peut pas nier que depuis le voyage présidentiel en Hongrie en 1982, après lequel ont été débloquées les subventions nécessaires, on assiste à une certaine accélération du processus d'édition. De graves problèmes subsistent sur le plan socio-psychologique et artistique, littéraire. Il y a, certes, un rôle à jouer à propos de la production littéraire de la Hongrie elle-même, puisqu'il faudra voir augmenter le nombre d'ouvrages dignes d'être traduits. Mais il faudra aussi trouver une solution en France pour éveiller l'intérêt, faire connaître et diffuser de manière plus efficace la littérature hongroise.

Thierry de Beaucé, écrivain, secrétaire d'Etat français des relations culturelles internationales, a affirmé avec conviction qu'il était bien dans les intentions de la France de renforcer sa présence culturelle à l'étranger, comme partie intégrante de sa politique étrangère. "La France", écrit-il, n'est pas une puissance comme les autres. Elle a les moyens d'une défense autant que d'un rayonnement. Au long de son histoire, les deux ont justifié ses soins... La culture est devenue l'enjeu principal de la souveraineté.* Comme en écho à ces idées-là, je voudrais dire

* *Le Monde*, 26 août 1986.

avec Béla Köpeczi : "... En matière culturelle, il n'y a pas d'émetteurs d'une part et de récepteurs d'autre part. Chaque émetteur doit être en même temps récepteur et vice versa ... La culture implique la connaissance de toutes les cultures... Une telle conception exige un esprit nouveau dans la réalisation, un universalisme au point de vue des frontières de la culture ... Je crois qu'un tel universalisme ne contredit pas, bien au contraire, il favorise l'épanouissement de l'identité culturelle nationale qui se trouvera en présence d'autres cultures".*

Emission et réception - voilà deux faces de la même médaille qui sont réunies dans l'ambition de l'Institut Hongrois de Paris, maintenant sexagénaire. Permettez-moi de rendre hommage aujourd'hui à tous les anciens directeurs de cet établissement : à Lipót Molnos-Müller (1927-1943), István Lajti (1943-1946), István Lelkes (1946-1949), László Dobossy (1949-1950), Béla Koltai Kovács (1950-1956), János Gergely (1956-1959), László Gereblyés (1959-1961), László Báti (1961-1966), Edouard Bene (1966-1968), Tamás Lőrinc (1968-1973), László Dobossy encore (1973-1976), Márton Klein (1976-1980) et Zoltán Borha (1980-1986). Grâce à leur action, et à celle de leurs collaborateurs, aux efforts inlassables des nombreux amis français de la culture hongroise qui nous ont aidés et nous aident toujours, l'Institut Hongrois continue à essayer de devenir, conformément à sa mission, un véritable centre, foyer et base de la culture et des sciences hongroises en France, à servir la cause de la coopération et d'une meilleure connaissance mutuelles. Nous voulons que l'intérêt croissant actuellement en France pour la Hongrie ne soit pas à la merci de vagues de mode passagère, mais que la présence culturelle hongroise dans ce pays soit solide et continue. Ce qui ne manquera pas, en retour, d'influencer positivement le rayonnement encore plus brillant de la langue et de la civilisation françaises en Hongrie et contribuera certainement à enrichir notre héritage et notre trésor commun: la culture européenne.

Nous, l'Institut, ne sommes qu'un cadre à remplir. Je m'associe à l'opinion de László Németh qui a écrit un pamphlet quelque peu avant sa mort sous le titre *Si j'étais ministre*, où il dit: "Dans notre société existe une illusion, source de déceptions ultérieures, que la création d'un cadre d'activité signifie la réalisation de l'objectif visé. Or, en fait, tout ce qu'on a créé ne représente rien de plus qu'un préalable. La réalisation, plus difficile et plus longue, cela vient après".

* Conférence à l'Académie Diplomatique Internationale de Paris, avril 1984.